

REDACTION :
ROUBAIX, rue Richard-Lenoir, 21, près de
théâtre de Roubaix. — (Téléphone 061)

Bureau administratif :
Rue de Béthune, 27, à Lille

PRIX DES ABBONNEMENTS :
Roubaix-Tourcoing :
Trois mois : 4 fr. 50 — Un an : 18 fr.
Nord et Départements limitrophes :
Trois mois : 5 francs — Un an : 20 francs
Les abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque
mois et sont payables d'avance

L'AVENIR

DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Republicain Quotidien

PRIX DES ANNONCES :
ANNONCES : 0 fr. 25 la ligne
RECLAMES : 0 fr. 50 —
FAITS DIVERS : 0 fr. 75 —
LOCALES : 1 fr. —

Les annonces sont reçues aux bureaux
de Journal, 27, rue de Béthune, à Lille, et
à Paris, dans nos bureaux, 80, rue Taitbout

TÉLÉPHONE
A ROUBAIX : N° 001 | A LILLE : N° 97

LE FEU A DÉTRUIT UN MAGASIN D'HUILES ET SEPT MAISONS A LILLE

La réintégration des Cheminots à la Chambre. — Drame de famille à Raches

Lire plus loin :

LA SEANCE DE LA CHAMBRE FUT
TUMULTUEUSE HIER ENCORE, A
PROPOS DES CHEMINOTS.
LE DRAME DE RACHES : UN PERE
NOIE SA FILLETTE ET SE SUI-
CIDE.
UN MAGASIN DE COTON INCENDIE
A ROUBAIX.

Action directe et sabotage

C'est la grève du bâtiment à Paris. Les
dirigeants du Comité intersyndical l'ont
décrétée, et les 80.000 ouvriers de Paris
et de la banlieue n'ont plus qu'à obéir.

Quelle est, en réalité, l'opinion de la
meuse de ces travailleurs ? Est-il bien
certain que c'est pouvoient la manifester
dans un referendum entouré des condi-
tions nécessaires de secret, d'indépen-
dante et de sincérité, ils se prononceraient
en majorité pour la cessation du
travail ?

Nous en doutons. La corpora-
tion parlementaire du bâtiment a été en ces der-
nières années, affligée de tant de grèves
qu'il serait étonnant que les vrais ou-
vriers, ceux qui ne demandent qu'à tra-
vailler, n'aient pas excédés.

Mais on connaît la théorie de la Con-
fédération générale du Travail : La mi-
norité agissante doit entraîner et domi-
ner les masses vives et amorphes.

Et contre les rétrogrades, contre les
indépendants, contre les rousés qui ex-
fudent de se soumettre, on emploie l'ac-
tion directe.

On chasse ! On chasse ! s. Boris la
Bataille Syndicaliste. Et le journal révo-
lutionnaire nerra complaisamment, et
même cyniquement, ces processus cy-
nématiques d'un nouveau genre.

C'est un peintre gréviste, nommé
Belon, qui avait été congédié samedi
d'un chantier pour avoir encouragé ses
camarades à accomplir leur devoir syn-
dical, et qui rencontra, à sept heures du
matin, rue de la Roquette, le contrema-
ître causé de son renvoi. Il ne put résis-
ter au désir de lui administrer une cor-
rection : un coup de poing en pleine fi-
gure envoya le garde-chiourme rouler à
terre.

Puis, ce fut, à onze heures et demie,
une centaine de grévistes, que l'ou-
vrière avait mis sur la bonne piste,
qui se rendirent dans une maison en
construction située à l'angle des rues
Priestley et des Chauvourniers. Quelques
maçons travaillaient. Des agents ayant
voulu se mêler de ce qui ne les regardait
pas, une bagarre très violente éclata.
deux coups et un filic en prirent pour
leur grade.

Citons encore, entre Besaoucou d'au-
tres, ce valeureux exploit qui fait se pâ-
mer d'aise la Bataille Syndicaliste :
« Boulevard Richard-Lenoir, un ou-
vrière paisible s, mais coupable, surveil-
lait un chantier où des « renards » tra-
vaillaient. Arrive un peintre gréviste,
cramément, il s'approche du garde, s'ar-
rête à deux pas, et lui décoche un pieux
figura un formidable coup de poing. Le
câpial en voit trois ou quatre chandeliers, juste
le temps nécessaire pour permettre à
notre camarade de filer sans laisser sa
carte de visite. »

Passons à une autre champ d'opéra-
tions : au Palais Bourbon. Ils se sont
messieurs les unités qu'opèrent, le plu-
part, d'ailleurs, de bons bourgeois dans
le privé, un certain nombre même, ri-
ches et millionnaires.

Mais il leur faut bien embolter le pas
à le C. G. T., sous peine d'être taxés de
modérantisme, et qualifiés de « repus »
et de « quinzimille ». Et puis il y a la
clientèle déclassée des cheminots qu'il
faut conserver et s'attacher.

Ces autres cheminots ! Les socialistes
se sont-ils assez moqués d'eux ! Les ont-ils
assez roulés !

Eux non plus ces braves employés et
ouvriers des chemins de fer — l'événement
l'a prouvé — ne voulaient pas la
grève. Les plus intelligents, les plus
clairvoyants parmi les dirigeants du
Syndical national en prévoyant l'é-
chec. La récente brochure du cheminot
Grisardet nous a fourni des révélations
édifiantes et suggestives sur la façon
dont le mouvement gréviste fut imposé
à la « masse amorphe » par une « mi-
norité agissante », et sur l'influence né-
faste que M. Jaurès et ses collaborateurs de
l'humanité exercèrent sur la décision.

Aujourd'hui les unités voudraient ré-
pêcher leurs victimes. C'est bien le
moins qu'ils leur doivent.

Et selon les nouveaux procédés en
honneur parmi les révolutionnaires, les
voilà lancés dans le sabotage parlementaire
et dans l'action directe.

M. Jaurès et sa pompeuse rhétorique
ont mis au rancart, Place aux Colly,
aux Beuville, aux Lauche et aux Emile
Dumas ! Montrons que, nous aussi, nous
avons des poings, et que, comme les ci-
viques de Paris, les odieux radicaux ne
viennent que à trente-six chandeliers à des
« formidables coups » que nous leur eu-
rons assésés.

Cette fois, cependant, l'action directe
ne s'est pas accomplie avec le même
goût désinvolte montrés dans leurs ex-
ploits, au dire de la Bataille Syndicalis-
te, par les chasseurs de renards.

Nos terribles unités ont rencontré
quelque résistance. Les pieux radicaux
ne se sont pas montrés disposés à
se laisser faire. La « terreur » Lauche
s'est trouvé en face de M. Maginot qui
« bâti en colosse, l'attendait debout à
quelques traverses de là. »

Le fougueux Emile Dumas, un petit
avocat de l'Allier, du grâce à la compli-
cité des éléments, qui, par une manœuvre
bien jésuitique, s'était (suivi direc-
torem de M. Lavaud, autre socialiste) dou-
cement glissé au milieu des radicaux,
eût été de les dérouter et les démon-
ter par des cris divers et des interrup-
tions. — Le jeune Dumas fut gentiment
« assis par une espèce d'hercule, M.
Dussevel, qui l'a emporté par les deux
épaules au moment où il se dirigeait vi-
vement vers M. Maginot.

« Nous recommencerons, a harlé M.
Colly, tant que les cheminots ne seront
pas réintégrés. »

Allez-y, messieurs !

Mais ces menaces mêmes tiennent aux
radicaux, sans intérêt et sans résultat.

« Une loi de plus, par leur dévoue-
ment, les socialistes compromettent
gravement la cause de ces cheminots
qu'ils prétendent servir, et que M. Cai-
llaux avait promis de prendre, lui, pra-
tiquement en main. »

Les radicaux seraient les derniers des
peuples à le résister aux violences uni-
taires. Après cela, il n'y aurait plus be-
soin de discuter aucune question ni d'é-
laborer aucune loi. Il suffirait aux socialis-
tes de formuler leurs volontés et de
les imposer sous menace de sabotage
parlementaire et d'action directe.

Encore un échange de décrets.
C'est le soir de cette même journée du
10 juillet.

Nous sommes à la salle Wagram où
a lieu précisément un meeting pour le
réintégré des cheminots.

Le citoyen Jaurès, raconte l'Humanité,
monte sur l'estrade, accompagné par le
camarade Bidegaray, secrétaire général
du Syndical National. Il est accueilli
par une salve d'applaudissements pro-
longés au milieu desquels s'épandent, on
ne s'est encore pourquoi, s, quelques
coups de sifflet.

L'Humanité va bientôt savoir pour-
quoi.

Voici, en effet, le suite de son récit :

« Le tumulte redouble. Aux cris précé-
dents se mêlent d'autres cris significa-
tifs : « A bas les députés ! A bas les quin-
ze mille ! » On réclame plus fort le bu-
reau et La Guennic.

« Aux premiers rangs des obstruction-
nistes nous remarquons un jeune hom-
me brun qui vocifère, les prunelles exor-
bitées par une indignation inexprimable.
Il crie : « A bas les députés ! A bas
les sénateurs ! A bas la bas ! »

Morin, de la Fédération des mécani-
ciens, Maurel, un révoqué du Midi, es-
sistent inutilement de se faire entendre.
Et même une scène de pugilat se produit
dans le vacarme, au milieu de la salle.

Quelles réflexions ce spectacle a-t-il
donc inspiré à M. Jaurès, encore tout
échauffé et tout glorieux du sabotage de
ses amis à la Chambre.

Les saboteurs étaient maintenant sa-
tisfaits ! Juste retour !

Conclusion :
« M. Colly a dit lucid à la Chambre :
« Si nous avions la force connue nous
avons la volonté, vous apprendriez, à
nous connaître. »

« Les radicaux ont la force : qu'ils sient
la volonté ! »

Georges ROBERT.

LES AFFAIRES DU MAROC

La négociation franco-allemande

L'état de la négociation franco-allemande,
par laquelle M. de Berckheim, conseiller de
l'ambassade de France à Berlin, a donné
hier après-midi, des précisions à M.
de Bérive, peut se résumer ainsi :

L'ambassadeur de France n'a pas caché
au ministre allemand le regret que lui in-
spiraient les déclarations faites d'Agadir.
Le ministre allemand n'a pas caché à
l'ambassadeur de France le regret que lui
inspiraient la médiocrité des résultats qu'a
donnés depuis deux ans la collaboration
économique franco-allemande décidée par
l'accord de février 1909.

L'ambassadeur de France a fait remar-
quer, sans entrer dans la discussion de ce
qui est le caractère qualitatif de négocia-
tion que les conversations commencées à
jamais été interrompues et qu'il est facile de
les poursuivre.

Le ministre allemand s'y est montré dis-
posant, et une nouvelle entrevue sera fixée in-
cessamment.

Les deux interlocuteurs sont donc restés
sur le terrain de l'accord de 1909, sans abor-
der encore l'examen des circonstances nou-
velles qui se sont récemment produites au
Maroc et qui doivent être envisagées en
fonction de cet accord.

M. de Seives a reçu hier matin l'ambas-
sadeur d'Angleterre. L'entretien a duré plus
de trois heures d'heure.

Le ministre des affaires étrangères a de-
mandé au chargé d'affaires de France à
Tanger des renseignements au sujet des ex-
cès dont les Espagnols se seraient rendus
coupables à El-Kor contre des sujets fran-
çais.

**Les officiers allemands
débarquent du « Berlin »**

On mande de Tanger au « Daily Mail »
que les officiers allemands ont débarqué du
« Berlin » et ont été reçus amicalement par
les indigènes.

**Le général Moïnier malade
à Rabat**

Le général Moïnier, commandant en chef
de nos troupes au Maroc, est malade de-
puis quelques jours, il est probable qu'il
sera obligé de partir, au moment où il se
complément. Dans ce cas, le général Dille le
remplacera.

On mande de Rabat, le 10 juillet :
« Le général Moïnier, ayant opéré sa
jonction avec le général Dille à Tiflet, le
8 juillet, a quitté la colonne et est rentré à
Rabat. »

PETITS PAPIERS

Le Bourgeois socialiste

Dans le cabinet de travail de M. Jaurès,
Popaul dit l'Aspic de Ménilmuche, attend
le maître, il s'agit d'un petit incident
des tabaciers et des bibelots précieux.

« Mince que c'est rapin, toi !
Alors chez ceux qui ont pas socialisés,
ce doit être tout ou rien ? »

M. Jourdain-Jaurès (enrâlé). — Je vous
ai fait venir Monsieur, Monsieur... ?

Popaul (sédant après avoir imité un jet
de salive sur le tapis d'Aubusson). — Mon-
sieur Popaul, dit l'Aspic de Ménilmuche.

M. Jourdain-Jaurès. — (A part) : Pouché
(Haut) : Eh bien je vous ai fait venir pour
ce que vous m'avez dit de saboter.

Popaul. — De quoi ?
M. Jourdain-Jaurès. — Oui, le langage
que doivent employer les saboteurs et qu'il
me faut leur emprunter pour saboter la
discussion à la Chambre.

Popaul (se tortillant). — Ça c'est rien
bah ! (Hurlant) : Vieux farceur ! Espèce
de lumiste !

M. Jourdain-Jaurès. — Eh ! à dille donc,
voilà des manières que je ne saurais tolé-
rer.

Popaul. — Eh ben, quoi ! Vous m'avez
demandé de vous apprendre...
M. Jourdain-Jaurès. — Je vous deman-
de pardon : je croyais que c'était à moi que
continuer. Mais il me faudrait quelque chose
de plus énergique, de plus imagé.

Popaul. — Eh ve donc, crapule ! gèleux !
ouï ! figure de porc frais !

M. Jourdain-Jaurès (pincé). — Vous croyez
que ça n'est pas un peu... un peu trop éner-
gique ?

Popaul. — Vraiment, monsieur, il n'est
pas facile de vous satisfaire. Four moi, je
crois que le mieux pour embêter les autres
et les empêcher de jaser à leur tour, ce
serait encore de monter à la tribune et de
parler pendant cinq heures sans arrêter.

M. Jourdain-Jaurès. — Quel ! lorsque je
parlerai à la Chambre pendant cinq heures
sans arrêter, ce sera saboter la discussion ?

Popaul. — Oui, mon vieux !
M. Jourdain-Jaurès. — Par me foi, il y a
plus de vingt ans que je fais du sabotage
sans que j'en aie rien, et je vous suis le
plus obligé du monde de m'avoir appris
cela.

FEU MOÏNIERE
Pour copie conforme :
CH. DE LA RUE.

LE FEU

Un terrible sinistre à Lille

Un magasin d'huiles in-
dustrielles détruit par
les flammes au fau-
bourg du Sud. — Sept
maisons incendiées. —
30 familles sans abri.
— Dégâts considéra-
bles. — Deux pompiers
blessés. — Des pillards
opèrent dans la fumée.
Le Conseil Municipal
vote 5,000 francs de
secours aux sinistrés.

Mardi après-midi, le populaire quartier
du Sud a été terriblement impressionné par un
terrible incendie qui a rapidement pris d'im-
portantes proportions, menaçant de détrui-
re un grand nombre d'habitations construi-
tes en bois — d'après les règlements mili-
taires. Devant l'étendue du désastre qui lui
éprouvait activement combatta par les sa-
peurs et les pompiers, on frémit en songeant
aux débris et à la catastrophe que l'on au-
rait eue à déplorer si le feu s'était déclaré
au nuit.

Aperçu topographique

L'incendie a pris naissance sur le bord de
la voie ferrée de Lille à Béthune, presque
en face de la gare de la gare des Postes,
dans les dépendances du dépôt d'huiles in-
dustrielles de M. Derveaux, négociant, rue
Léon-Gambetta, 219.

Ce dépôt, dont l'entrée donne sur le Pô-
le-Nord, est composé d'un rectangle de 200
mètres de long sur 100 mètres de large, et
barré par des barrières métalliques striées
de piles de tonneaux en bois contenant des
huiles. Des caves renfermant également des
barriques d'huiles sont aménagées sous ce
dépôt qui occupe une superficie de 2.000 mè-
tres carrés et se prolonge jusqu'à la voie
ferrée, dont il est séparé par une haie et les
palissades du chemin de fer. Les wagons ont
accès dans la cour même du magasin par
un embranchement avec plaque tournante
en bois.

Au numéro 64, habite Mme veuve Gavé-
riaux, marchande de sables ; au 68, le dé-
pôt de la blanchisserie de M. Gajébois à
Don, tenu par M. Desreumaux, et au numé-
ro 70, se trouve une maison avec de nom-
breux locataires. Ce sont ces trois maisons
qui eurent le plus à souffrir de l'incendie.

Un compréhensible émoi bouleversa les
habitants qui pressent à ce moment leur
repos ; ce fut une véritable panique accour-
par les ténèbres.

Par les fenêtres, les mobiliers furent pro-
jetés dans la rue, tandis que pénétraient
dans toutes les maisons, des individus sans
pudeur, profitant de l'obscurité pour ramas-
ser ce qu'ils trouvaient, sous prétexte de
procéder au sauvetage. Bientôt, le désor-
dre fut si grand que bien des gens qui sa-
raient pu déménager en toute sécurité sa-
rent si pressés qu'ils brisèrent leurs por-
tes meubles en les jetant sur le sol, quel-
que l'incendie ne les menaçât pas encore.

L'alarme

Mardi après-midi, vers une heure, au-
vant l'habitation, une locomotive de la Com-
pagnie du Nord stationnée en face du dépôt
d'huiles, pour emmener un chargement de
fûts. Un étonnement jaillit du foyer que le
chauffeur venait d'éteindre et des charbons
tomberent sur les herbes de la voie. Le feu
se propagea rapidement, les herbes étant
imprégnées des résidus d'huiles échappés
des fûts. Ce fut tout qu'une longue traînée
de flammes qui vint lécher les tonneaux et
les embraser complètement.

M. Répillet, mouleur en cuivre, donna
aussitôt l'alarme au poste de police du Sud,
tandis que M. Pullet, contremaître de
M. Derveaux prévenait son patron.

Les ouvriers essayèrent en vain d'enfer-
mer le lieu, mais des barrières éventrées cou-
laient une rivière de flammes qui s'étendait
en un clin d'œil, dans la cour.

Le dépôt fut rapidement envahi par l'in-
cendie qui favorisait un vent violent
d'Ouest.

**Le feu attaque les mai-
sons voisines. — La
panique. — Sauveteurs
et pillards.**

Les flammes poussées par le vent s'élevè-
rent énormes vers le ciel et léchaient au-



A droite, la maison de M. Desreumaux, dé-
positaire de la blanchisserie de Don ; à
gauche, les hangars du dépôt d'huiles de
M. Derveaux ; ces hangars se sont écrou-
lés dans la fumée.

Un compréhensible émoi bouleversa les
habitants qui pressent à ce moment leur
repos ; ce fut une véritable panique accour-
par les ténèbres.

Par les fenêtres, les mobiliers furent pro-
jetés dans la rue, tandis que pénétraient
dans toutes les maisons, des individus sans
pudeur, profitant de l'obscurité pour ramas-
ser ce qu'ils trouvaient, sous prétexte de
procéder au sauvetage. Bientôt, le désor-
dre fut si grand que bien des gens qui sa-
raient pu déménager en toute sécurité sa-
rent si pressés qu'ils brisèrent leurs por-
tes meubles en les jetant sur le sol, quel-
que l'incendie ne les menaçât pas encore.

Scènes de sauvetage

Quelques heures avant l'incendie, Mme
Lacoste, habitant 65, rue du Pô-Nord,
avait une au monde une petite fille. La pau-
vre mère, incapable de se lever, fut trans-
portée par des voisins complaisants avec
son enfant dans la maison de M. Gajébois,
époux à l'angle des rues du Bel-Air et du
Pô-Nord.

Au début de l'incendie, M. Bela, cultiva-
teur, rue du Bel-Air, se trouvait dans la
cour de Mme Gajébois ; fut si rapidement
suffoqué par la fumée qu'il tomba évanou-
sur le sol.

Heureusement pour lui, des gens qui sa-
vaient y entrer, remarquèrent qu'il se
trouvait pas et se mirent à sa recherche. Or

**Le feu attaque les mai-
sons voisines. — La
panique. — Sauveteurs
et pillards.**

Les flammes poussées par le vent s'élevè-
rent énormes vers le ciel et léchaient au-

Un compréhensible émoi bouleversa les
habitants qui pressent à ce moment leur
repos ; ce fut une véritable panique accour-
par les ténèbres.

Par les fenêtres, les mobiliers furent pro-
jetés dans la rue, tandis que pénétraient
dans toutes les maisons, des individus sans
pudeur, profitant de l'obscurité pour ramas-
ser ce qu'ils trouvaient, sous prétexte de
procéder au sauvetage. Bientôt, le désor-
dre fut si grand que bien des gens qui sa-
raient pu déménager en toute sécurité sa-
rent si pressés qu'ils brisèrent leurs por-
tes meubles en les jetant sur le sol, quel-
que l'incendie ne les menaçât pas encore.

Scènes de sauvetage

Quelques heures avant l'incendie, Mme
Lacoste, habitant 65, rue du Pô-Nord,
avait une au monde une petite fille. La pau-
vre mère, incapable de se lever, fut trans-
portée par des voisins complaisants avec
son enfant dans la maison de M. Gajébois,
époux à l'angle des rues du Bel-Air et du
Pô-Nord.

Au début de l'incendie, M. Bela, cultiva-
teur, rue du Bel-Air, se trouvait dans la
cour de Mme Gajébois ; fut si rapidement
suffoqué par la fumée qu'il tomba évanou-
sur le sol.

Heureusement pour lui, des gens qui sa-
vaient y entrer, remarquèrent qu'il se
trouvait pas et se mirent à sa recherche. Or

**Le feu attaque les mai-
sons voisines. — La
panique. — Sauveteurs
et pillards.**

Les flammes poussées par le vent s'élevè-
rent énormes vers le ciel et léchaient au-

Un compréhensible émoi bouleversa les
habitants qui pressent à ce moment leur
repos ; ce fut une véritable panique accour-
par les ténèbres.

Par les fenêtres, les mobiliers furent pro-
jetés dans la rue, tandis que pénétraient
dans toutes les maisons, des individus sans
pudeur, profitant de l'obscurité pour ramas-
ser ce qu'ils trouvaient, sous prétexte de
procéder au sauvetage. Bientôt, le désor-
dre fut si grand que bien des gens qui sa-
raient pu déménager en toute sécurité sa-
rent si pressés qu'ils brisèrent leurs por-
tes meubles en les jetant sur le sol, quel-
que l'incendie ne les menaçât pas encore.

Pittoresque campement des sinistrés